—Est-ce que ce qui se passe en ce moment sous nos yeux ne réveille pas encore en vous un souvenir ?

—Si, duc... le souvenir de ce qui s'est passé au château de Chaverny quand nous avons ramené le père d'André... quand, aidés de Laurent, nous avons gravi le perron du parc pour le transporter dans sa chambre...

—Oui, oui, en voyant cet homme... ou plutôt en voyant ce mort, il me semble que c'est encore Chaverny que je vois... que c'est encore lui que j'ai sous les yeux...

—C'est comme moi ! fit le duc. Voyez cette poitrine toute rouge, cette lividité effrayante... ces lèvres que frange une épaisse écume. Ah ! cette fois encore, ce n'est bien qu'un cadavre qu'on rapportera chez le marquis de Ponsac !

Puis, tout saisis, ils continuèrent de regarder.

Le cochon du landau aidait à porter le mort... Quelques secondes s'écoulèrent, puis, enfin, la sinistre vision disparut... La voiture s'éloignait lentement.

Et tous demeuraient là, immobiles, à la suivre des yeux, quand la mère Lanthoine, installée au chevet de Blanche et qui n'avait pas cessé de lui prodiguer ses soins, eut tout à coup un cri joyeux.

—M. André... M. André, venez vite ! cria-t-elle. La voilà qui vous cherche... la voilà qui vous appelle !...

En effet, Blanche venait enfin de rouvrir les yeux, et le premier mot qui s'était échappé de ses lèvres avait été le nom de son frère :

—André !... André !...

Et comme celui-ci venait de se précipiter vers elle, le souvenir de ses trances et de ses angoisses lui revenant, les scènes du terrible duel auquel elle avait assisté se déroulant encore devant ses yeux, elle ne put s'empêcher de se jeter sur lui et de le serrer dans ses bras avec une force inouïe, comme si elle avait eu peur que tout malheur ne fût pas encore conjuré, comme si elle avait tremblé à la pensée qu'elle pouvait le perdre encore...

Et comme André lui souriait, comme pour la rassurer il lui murmurait les plus douces et les plus tendres paroles, un moment son regard, encore un peu vague, encore un peu trouble, erra autour d'elle ; puis, toujours ses deux bras autour du cou de son frère :

—Où suis-je donc ?... Où donc sommes-nous ? demanda-t-elle surprise, presque inquiète.

Alors, lui souriant à son tour de son bon sourire de brave femme :

—Mademoiselle, dit Mme Lanthoine, vous êtes ici chez de braves gens... Est-ce que vous ne me reconnaissez pas ?

Et comme Blanche, tout en la regardant, restait encore hésitante, encore indécise :

—Regardez-moi... regardez-moi bien, reprit en souriant toujours la femme du vieux gardien. Est-ce que mon visage ne vous dit rien ?... ne vous rappelle rien ?... Voyons !

Mais elle n'avait pas achevé que déjà le visage de la jeune fille venait de rayonner.

—Mme Lanthoine ! s'écria-t-elle.

—A la bonne heure !... Oui, Mme Lanthoine... Oui, vous êtes chez elle... vous êtes chez nous...

—Chez vous ? fit Blanche.

Puis, tout à coup, avec un tressaillement :

—Ah ! oui, je sais... je me souviens ! s'écria-t-elle. Ce duel !... André !... Cet homme, la poitrine baignée d'un flot rouge !

Et puis, tout à coup, cette nuit profonde, cette nuit épaisse qui s'est faite autour de moi quand j'étais dans les bras d'André !... Oh ! j'ai bien cru que j'allais mourir !...

—Mourir ! s'écria la vieille femme. Mourir à votre âge !... Ah ! taisez-vous... taisez-vous vite, car le père Lanthoine est là, et je suis bien sûre qu'il vous gronderait s'il vous entendait...

—Oh ! certainement... certainement que je vous gronderais, mademoiselle Blanche, si je savais que vous ayez des idées comme celle-là, dit le vieux gardien en rapprochant vivement. Et, d'ailleurs, je ne serais pas le seul, n'est-ce pas, monsieur le duc ?... n'est-ce pas, monsieur le marquis ?...

—Oh ! moi, d'abord, je suis très sévère, dit M. de Ryon, dont l'énergique visage s'éclaira d'un sourire.

Mais ne parlons plus de cela, ajouta-t-il plus vivement et en changeant de ton, et écoutez-moi, mes chers enfants, car j'ai quelque chose à vous dire, ou plutôt une proposition à vous faire...

Et une main sur l'épaule d'André, une main sur l'épaule de Blanche, il reprit avec une émotion contenue :

—Je vous appelle mes enfants et je pense bien que vous ne m'en voudrez pas de me servir de cette expression-là... que vous ne m'en voudrez pas de vous donner ce titre-là...

—Oh ! non, certes ! fit vivement André.

—Non, non, monsieur le duc... nous vous en remercions, au contraire ! dit vivement à son tour Blanche.

—Car, si vous vous en souvenez, je vous ai vu grandir... et je vous ai toujours aimés presque autant que mon pauvre ami, presque autant que votre pauvre père lui-même...

Et puis, si vous voulez que je vous en dise davantage... si vous voulez que je vous dise aujourd'hui une chose que je ne vous ai jamais

dite, eh bien ! c'est que dans ce temps déjà lointain dont je vous parle... alors que vous n'ébriez encore, vous, mon cher André, qu'un petit garçon très espiègle et très vif, et vous ma chère Blanche, qu'une petite fille gracieuse et très jolie, vous teniez déjà une telle place dans ma vie que c'était pour moi une vraie joie, une vraie fête que de vous revoir, et que ne pouvant passer un seul jour sans penser à vous, c'était toujours avec une impatience qui peut-être vous fera sourire que j'attendais le moment où je pourrais vous embrasser encore...

—Monsieur le duc ! s'écrièrent d'une seule voix les deux jeunes gens tout attendris.

—Et cette amitié-là... cette affection-là n'a point diminué avec le temps, et je vous aime encore aujourd'hui que vous êtes devenu, vous mon cher André, un vaillant et brave jeune homme, vous, ma chère Blanche, une belle et adorable jeune fille, comme je vous aimais quand vous étiez tout petits !

Or, continua M. de Ryon, qui restait toujours debout entre André et Blanche, ceci dit, voici la proposition que j'avais à vous faire.

Vous m'écoutez bien ?

—Oui, monsieur le duc, répondirent encore ensemble les deux jeunes gens.

—Et vous aussi, de Cerninge ?

—Moi ? fit vivement et curieusement le marquis.

—Oui, mon cher, car cela vous concerne aussi.

—Alors je redouble d'attention... Parlez, mon cher duc.

—Pour ces deux enfants, reprit celui-ci, le château de Chaverny est un séjour bien mélancolique, un séjour bien triste après les terribles assauts qu'ils viennent de subir.

Seuls à travers ce parc immense... seuls entre ces murs qui leur rappellent des souvenirs si douloureux et si tragiques, ils doivent passer des heures bien lourdes, des heures bien sombres ?... N'êtes-vous pas de mon avis, de Cerninge ?

—J'en suis d'autant plus, mon cher duc, répondit le marquis, que j'ai fait très souvent cette réflexion-là...

—Ils auraient donc, continua M. de Ryon, besoin de se distraire... besoin, je ne dirai pas d'oublier, car dans ces conditions-là, l'oubli n'est pas possible, mais du moins, de ne pas vivre constamment avec les mêmes pensées, de ne pas se trouver constamment en face des mêmes souvenirs...

Or, mon cher Cerninge, je n'ai pas besoin de vous dire que le seul moyen de se distraire, car vous le connaissez aussi bien que moi...

—C'est de voyager...

—Oui, c'est de voyager... c'est de changer d'air... c'est d'aller chercher dans des pays qu'on ne connaît pas un peu d'imprévu et de hasard...

Qu'en pensez-vous, André ?... que pensez-vous d'un voyage de quelques mois, que nous faisons en compagnie de ce cher marquis ? D'un voyage comme celui que nous avons fait tous les deux, de Ryon, il y a de cela pas mal d'années... d'un voyage à travers toute la Suisse et toute l'Italie, à travers tous ces pays merveilleux que je m'étais très souvent promis de revoir encore... Aussi, mon cher ami, avec quel plaisir je serai des vôtres !... Quand partons-nous ?

—Demain ! dit le duc.

—Demain ! fit vivement André.

—Oui, demain !... demain nous vous emmenons tous les deux... C'est dit ! par conséquent, n'oubliez pas de prévenir Laurent d'avoir à préparer vos bagages...

Puis, s'interrompant brusquement :

—Ah ! mais j'y pense ! s'écria M. de Ryon. Je viens de parler de Laurent... Vous avez dû, sans doute, mettre le brave garçon au courant de votre affaire avec le marquis de Ponsac ?

—Pouvais-je faire autrement ? dit André.

—En effet.

—Ne devais-je pas le prévenir, pour qu'il fût prêt à tout hasard, à tout événement ?

—Sans doute, sans doute, fit le duc. Mais le temps passe, et le brave garçon qui vous attend et qui ne vous voit pas revenir doit être sur des charbons ardents.

Ce serait donc le moment de partir... le moment de retourner à Chaverny, si toutefois Blanche est assez forte pour nous suivre...

—Oh ! moi, répondit vivement la jeune fille, grâce à Mme Lanthoine, que je remercie de tout mon cœur de ses bons soins, je suis complètement remise...

Et, en effet, tout à l'heure si pâle et si livide qu'on l'aurait prise pour un spectre, elle avait maintenant le regard brillant, le teint rosé, et sur tout le visage une si grande expression de joie, une si grande expression de bonheur, qu'elle semblait encore plus belle qu'elle n'avait jamais été.

Debout d'un bond, elle embrassa très longuement la mère Lanthoine, serra très affectueusement les grosses mains du vieux gar-